

populo

VOLUME 1 NUMÉRO 10

Pas de nouvelles scandaleuses

COUPS DE BAGUETTE MAGIQUE

Le vieux Centre Culturel va disparaître... non pas par enchantement, notez le bien, parce que les dettes, ça ne s'efface pas comme ça. Mais enfin, le centre sera remplacé par un édifice conçu spécialement pour servir de centre culturel.

Le vieux Centre était au début un don des religieuses Jésus Marie qui l'ont "vendu" à la paroisse de St-Boniface à prix réduit... soit pour la modique somme d'un dollar. Et, comme par enchantement, la paroisse le loue au prix d'aubaine d'un dollar par année. Grâce à ces coups de baguette magique, les aspirations culturelles ont un local dans lequel se concrétiser. Il ne reste qu'à l'administrer, louer les salles, entretenir

les locaux, payer les salaires, l'électricité, le chauffage, l'eau, et pour trois mille dollars par mois, vous avez un centre culturel. Et vous avez des problèmes... Il vous faut trois mille dollars par mois, et les pièces louées, le seul profit, n'offrent qu'un revenu de deux mille cinq cent dollars par mois... mais souriez!!! La grande baguette fédérale fait "ouf" et "pouf", et vous pond un octroi pour combler le déficit. L'an dernier, on recevait quarante mille dollars, et on s'attend à recevoir la même somme cette année.

La baguette fédérale parle bien, mais le sorcier métro aussi, et il a fallu dépenser en partant quarante mille dollars pour faire des

ment Benjamin, Antoine Gaborieau, Claude Lavallée, Bernard Mulaire, Maurice Noël, et bien entendu le nouveau directeur, M. Gérald Backland. Il y a en plus Messieurs Claude Dorje et Claude Bolly, qui ont remplacé Carmelle Legal (autrefois), Lucien Loiseille et réparations. De cette dette, il reste trente mille dollars à payer.

Ceci dit, parlons de l'administration, et parlons de bénévolat... Chaque association à l'intérieur du centre possède son exécutif, et il y a en plus l'exécutif du Centre, qui a pour tâche de faire fonctionner le bateau. L'exécutif actuel comprend Messieurs Léo Rémillard, Fernand Marion, Denis Collette, Denis Chénier, Clé-

Paul Rémillard. On tente de choisir les directeurs parmi ceux qui sont membres ou qui connaissent le domaine de différentes organisations du Centre.

Avec le nouveau Centre Culturel, l'administration changera de mains. Le Centre étant une propriété du gouvernement provincial, certaines questions se posent. D'abord il n'y aura plus de taxes à payer, mais par ailleurs, on ne sait pas quels octrois seront disponibles, les deux niveaux de gouvernement ayant déjà déboursé cinq cent mille dollars chacun pour la construction du Centre Culturel. On ne sait pas non plus si l'administration du Centre pourra exiger un loyer des associations membres... et

chose certaine, un certain revenu sera nécessaire. Le Centre Culturel fonctionnera sous une nouvelle charte, et il n'est pas nécessaire que les directeurs soient aussi nombreux, qu'actuellement. Et c'est le gouvernement qui contrôlera le budget.

Mais avant, le vieux Centre Culturel devra "disparaître", c'est à dire être revendu ou redonné... et cette fois non par enchantement, car on a dépensé cinquante mille dollars de réparations. Il semble que les religieuses vont le reprendre, et si c'est le cas, on leur demandera certainement de prendre aussi les dettes.

**LÉANDRE
BERGERON ?**
pages 6,7,8

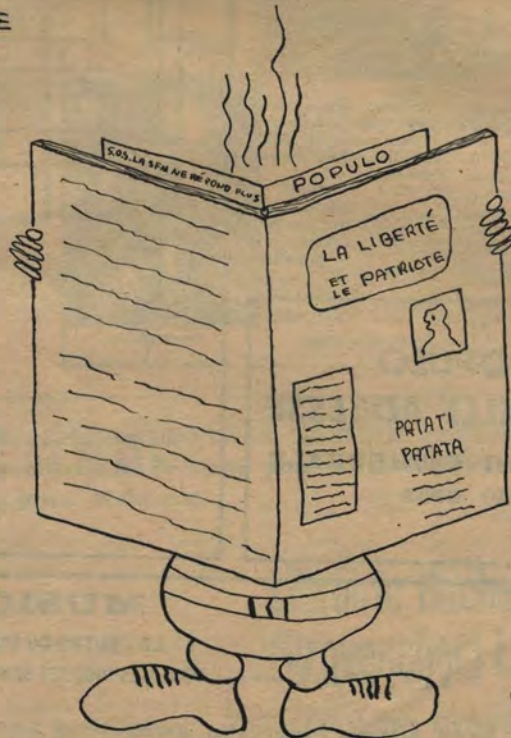
AU GRE DU TEMPS

On attend toujours. Mais dans ce monde bureaucratique, la patience est la vertu des grands saints et surtout des grands politiciens. Le comité d'arbitrage sur la question d'une école pédagogique française dans l'Ouest canadien est depuis plusieurs semaines retourné dans la ville des vacances éternelles, Ottawa.

Nous, les petits cousins dépourvus de l'Ouest, attendons une réponse officielle à savoir si le Collège de Saint-Boniface deviendra le site de la nouvelle école pédagogique. Le silence engendre les rumeurs: au dire de certains, on cherche un compromis même si Saint-Boniface reste le seul emplacement logique.

G.C.M.

SANS
DOUTE



éditorial

Plusieurs auront lu les Anti-Propos de Jean Lévesque (c.f. Le Devoir) republiés dans "La Liberté et Le Patriote". L'interprétation du problème journalistique au Manitoba français restait tout à fait québécoise, naturellement absolue et cousue de nombrilomanie. Les opinions qui suivent sont néanmoins sévères mais elles n'écartent pas la possibilité d'une résurrection dans un proche avenir.

Voici que le seul hebdomadaire français au Manitoba doit faire face à ce qu'on daigne appeler une crise financière. Dans certains milieux, on parle déjà de la crise de septembre. La direction de "La Liberté et Le Patriote" a su sonner l'alarme en faisant un éloquent appel à ses lecteurs, aux contribuables et au gouvernement fédéral. Un déficit doit être comblé sinon le journal devra plier bagage.

Il reste évident que tout Franco-Manitobain digne de cette appellation se voit dans l'obligation de considérer tous les faits pertinents. Les frais de publication du journal s'élèvent à \$90,000 par année. L'an dernier, le journal a contracté une dette de \$50,000 et depuis le premier avril le déficit a encore augmenté de \$12,000. Laissons la parole au directeur de la publication: "...logiquement, le journal aurait dû fermer ses portes il y a un an et demi mais émotivement, c'est toute autre chose." On peut bien dire que c'est toujours une question pécuniaire. Heureusement que tous ne se contentent pas de cette explication. Si "La Liberté" se trouve fi-

nancièrement mourante, c'est en grande partie de sa propre faute. Les "mea culpa" sont en ordre. Qu'on cesse de blâmer la masse amorphe, ces infidèles, traîtres à la cause. L'ère de la fierté est bel et bien révolue. Avec cinq dollars, on achète un abonnement au Reader's Digest... pourquoi en faire un don à "La Liberté"?

Pour tout journal, l'enjeu critique reste sans aucun doute le contenu. On peut toujours enquêter le tout avec une mise en pages bien disposée et attrayante. Mais le lecteur doit être intéressé sinon captivé par les articles. Il y a peu de temps, "La Liberté" décidait de biffer, en grande partie, ses poèmes et ses chroniques de paroisses qui encombraient ses pages. Le résultat: certains lecteurs se sont plaints amèrement. Le journal a donc mis fin à ce louable projet. Cet éditorial ne peut certes prétendre refléter les intérêts de la masse. Mais d'après une fraction considérable de la population, ce n'était pas les va-et-vient de St-Isidore-sur-la-Rouge qui les intéressaient. Il y avait même des gens qui se lamentaient d'avoir appris depuis plusieurs semaines que Joséphine Latrimouille donnait sa main en mariage à Cléophas Coeur-Saignant!

"La Liberté" envoyait récemment une lettre circulaire en vue de recruter des abonnés. Cette missive vantait les articles et les éditoriaux "piquants" (sic) de ce même journal. Il semblerait qu'on ait mal choisi l'adjectif... Exception faite d'une polémique menée contre un membre de la Législature, M. Laurent Desjardins, les lecteurs n'auront pu que

bailler en paginant notre cher hebdo. Où se trouvent les articles de fond, les écrits qui font choc, qui font réfléchir? Et ici, on ne fait point référence aux journaux jaunes de l'est ni au sensationnalisme. Dans ce domaine, "La Liberté" n'a jamais su emboîter le pas. Elle en souffre présentement les conséquences.

Jeunesse oblige. "La Liberté" doit, si vous excusez le calembour, se mettre à la page. Les dirigeants du journal envisagent en ce moment une restructuration complète et sans doute miraculeuse. Ils ne comprennent par contre pas que l'avenir repose sur les épaules de la nouvelle génération et non sur celles du passé, de l'Establishment. En outre, nous sommes convaincus qu'un journal qui sait darder et aiguillonner lorsque c'est nécessaire, qui deviendrait quelque peu avant-gardiste et qui suivrait l'actualité, trouverait une légion de lecteurs parfois enrégimentés mais toujours passionnés par le contenu.

"La Liberté" ferait bien d'oublier sa crise de septembre, vestiges de sa crise de puberté, et de devenir l'instrument de diffusion et de critique constructive qu'elle aurait dû toujours être dans cette communauté francophone. Si ce journal croit pouvoir s'attirer de la sympathie en étalant ses déficits, il se trompe fort. Il faudra qu'il opère ses propres changements. Les gens s'abonneront alors de bon gré à un journal qu'ils respectent et par dessus tout intéressant.

G.C.M.

À LA RÉDACTION

Camp Notre-Dame
Case Postale 31
Saint-Boniface, Manitoba

Merci ben gros pour la publicité.

Raymond Honoré Gauthier
Directeur

M, le rédacteur,

J'ai lu avec intérêt votre S.O.S., dans votre numéro de juin, 1971.

Dites-moi - à quand le S.O.S. au sujet de la versatilité du député de Saint-Boniface, Laurent Desjardins?

Si la S.F.M. a des comptes à rendre, et elle en a sans doute, l'establishment que M. Desjardins représente en

a aussi à rendre.

De plus, expliquez-nous donc comment un homme comme M. Desjardins qui se fait dire par au moins 500 personnes que des personnes de sa trempe ne sont plus voulues pour nous emmerder, expliquez-nous donc comment il se fait qu'il soit encore à son poste.

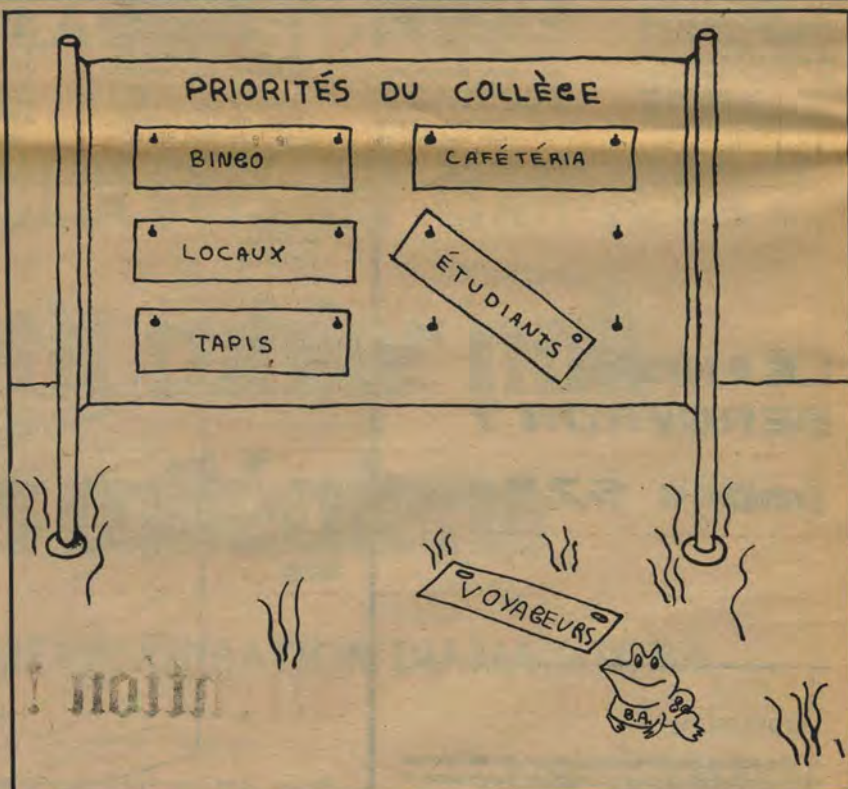
Et en passant, à part parler, qu'a accompli M. Desjardins?

Examinez donc la "conscience" des francophones que les mandarins et M. Desjardins veulent continuer d'asservir.

Sincèrement,
Nap, Lauzon
rue Hill
Saint-Boniface

POPULO NOUVELLE ADRESSE

200 ave de la CATHEDRALE
247 6932



MUSICANA

LE CENTRE DU DISQUE FRANCAIS

ATTENTION ----- TOUS LES DISQUES SONT A 20% DE RABAIS ----- ATTENTION

EN MAGASIN: Bécoud, Aznavour, Adamo, Aufray, Macias, Mireille Mathieu, Nana Mouskouri, Frida Boccara, Monique Lerac, Renée Claude, Ginette Reno, Ferrat, Reggiani, Alain Barrière, Leclerc, Vigneault, Georges Dor, Tex Lecor, Gilles Dreu, Charlebois, etc...

NE MANQUEZ pas de venir examiner notre étalage de 3,000 disques et notre excellente collection de contes, fables, chansons enfantines; de reels, chansons et musique du bon vieux temps; de disques religieux, et éducatifs et de musique classique

OUVERT DE 10 h à 6 h chaque jour
202, boul. Provencher
St-Boniface 6,
(à côté du bureau des Postes)

Tél. 233-7222

SEMAINE D'INTÉGRATION

A chaque début d'année académique, on demande toujours à l'A.U.C.S.B. d'expliquer ses projets et ses plans pour l'année à suivre. Une telle explication doit nécessairement jouer dans l'abstrait et le réel puisqu'effectivement la majorité des projets offerts ne sont que cela, des projets. Leur application ou leur mise en œuvre est encore assez éloignée; il est donc assez facile de comprendre que la présentation désirée est une tâche plutôt malaisée.

Les priorités que le Conseil de l'A.U.C.S.B. s'est fixées demeurent très compréhensibles. Premièrement, nous désirons offrir aux étudiants universitaires autant de services demandés par ces derniers en tenant compte des ressources financières à notre disposition. Une autre priorité qui s'impose serait la continuation des programmes mis sur pied l'année passée (ie. Populo, Ciné-Club, Intégration). Ceux-ci étaient des projets valables et jugés essentiels aux besoins d'un corps étudiant.

Cependant un Conseil ne doit pas rester stagnant et prendre une attitude paternaliste en se réfugiant dans l'idée que ce qui était bon pour l'A.U.C.S.B. l'an passé l'est encore pour cette année. Un manque de créativité et d'initiative de notre part dénoterait un manque d'intérêt. Pour cette raison nous avons tâché d'améliorer autant que possible l'aspect extérieur de notre association. Le secteur extérieur tâchera de rendre les événements qui se passent en dehors de nos murs à la portée de ceux qui sont à l'intérieur. Dans ce but, nous présentons une série de conférences en fin de semaine, qui porteront sur différents sujets. Il y a aussi une possibilité de vo-

yage-échange avec une université française des Maritimes. Comme j'ai indiqué auparavant, ce ne sont que des embryons de projets possibles. Mais un minimum de collaboration de la part des élèves et des autorités sont les facteurs importants pour ce qui concerne leur mise sur pied.

Deux autres secteurs méritent aussi notre attention: les secteurs intérieur et athlétique. Pour ce qui est du premier je vous prie de noter que Pierre Lemoine a remplacé, au cours de cet été, Gérard Auger au poste de Vice-Président Intérieur. Pierre assumera ce poste par interim, pour que Gérard puisse prendre la direction du journal que vous avez entre vos mains. Une élection pour combler le vide au sein du Conseil sera tenue vers le milieu du mois d'octobre. Ce changement de personnel néanmoins n'a pas affecté le travail dans ce secteur. La preuve de cette affirmation se trouve dans le programme d'une semaine d'intégration assez bien chargée, que vous pourrez contempler dans ce numéro de Populo.

En ce qui a trait à l'athlétique, nous avons subi dans ce domaine notre premier revers, l'équipe de Voyageurs "A" est dissoute. Bien que l'équipe fût dirigée par un exécutif élu par les joueurs et que l'A.U. n'ait eu qu'un rôle mineur à jouer dans le fonctionnement de l'équipe, cette perte cause un manque dans le secteur sportif. L'A.U. tentera de le combler autant qu'elle le peut en utilisant l'équipe des Voyageurs "B".

L'exécutif du Voyageur dut se résoudre à mettre chapeau bas lorsque les ressources financières vin-

rent à manquer. Les Voyageurs "A" demandèrent à l'administration du Collège un soutien monétaire pour l'équipe. Il semble bien que cette demande fut refusée. Si cela est bien le cas, je crois que l'administration a fait une grave erreur et a montré une attitude très dangereuse envers les étudiants du Collège. Elle a perdu là un moyen de publicité qui a déjà montré à maintes reprises, son potentiel.

Sur ce point l'A.U. désire changer assez radicalement les dispositions de l'administration à l'égard des demandes actuelles des universitaires. Je ne nie point que le Collège comme institution soit à un point critique de son histoire. Cependant si l'administration concentre toute son attention sur l'avenir du Collège, au détriment de nos besoins existants et présents, elle risque de dresser contre elle les étudiants. De cette façon elle pourrait défaire d'avance ce qu'elle désire accomplir dans le futur.

Voilà un aperçu général, et je dois l'admettre assez flou, des politiques que l'A.U.C.S.B. suivra cette année. Aucun de nos projets ne sera réellement concrétisé (à l'exception de l'intégration) jusqu'à ce que le financement soit assuré. Et bien entendu si le corps étudiant croit que le programme avancé par leur organisme ne correspond pas à ses désirs, des changements seront faits pour le satisfaire. Cependant, si le Conseil de l'A.U. effectue ce que les étudiants universitaires lui demandent, il sera en droit de croire que les étudiants feront ce que l'A.U. leur demandera en retour, soit une participation et une collaboration active.

Marc Monnin

COMITE D'INTEGRATION

Le début de l'année académique au Collège est célébré dans le pavillon universitaire après une semaine consacrée aux rencontres organisées; des rencontres qui comprennent le contact physique (eg. une partie de football PHILO I vs. PHILO II) le contact social (une soirée pour les rhétoriciens au 100 NONS), un contact avec les éléments (le River-Rouge et une classe de latin) et même le contact avec les profs (une journée entière est mise de côté dans ce but).

En somme une série d'événements pour se souvenir qu'on est au Collège afin de suivre des cours au niveau universitaire et pour nous donner la force physique qui nous permettra d'affronter les profs, les horaires et l'escalier qui monte jusqu'au troisième plancher (cours d'alpinisme pré-requis pour les gens âgés).

Le tout est organisé par un comité spécial de l'A.U.C.S.B. et qui comprend les étudiants suivants: Pierre Lemoine, Marc Monnin, Hélène Deniset, André Couture, Claude Saindon, Gérard Auger.

Pour plus d'information voir un membre du comité.....

- Lundi soir: soirée "habitante" au gymnase (20 h 30)
c.f. Claude Saindon
- Mardi soir: soirée "rhétoricienne" au 100 NONS
(heure à décider)
c.f. Hélène Deniset
- Mercredi: journée rencontre avec les professeurs
soirée boîte (20 h 30) avec spectacle du 100 NONS
c.f. Pierre Lemoine
- Jeudi soir: joute de football (18 h 30)
c.f. Marc Bruyère
"chauffe chien-chaud" à la suite de la joute
c.f. André Couture
- Vendredi soir: chasse au trésor
c.f. Claude Saindon
soirée River-Rouge
c.f. Gérard Auger

attention !

POPULO RECHERCHE DES SECRETAIRES

jolies, compréhensives, pas bavardes, sobres.....

QUEL EMMERDEMENT

L'ÂME PARISIENNE: SES ENTREPRISES DE SERVICES PUBLICS

Paris... Le mot évoque pour moi une ville qui réunit le passé, le présent, et le futur en un immense tableau mouvant. Les Parisiens sont au cœur d'une ville en mouvement où avions, autobus, automobiles, cyclistes et piétons figurent dans un ballet fantastique. C'est à l'aéroport d'Orly que j'ai participé au spectacle pour la première fois...

Dans une salle surchauffée, près de huit cents voyageurs attendent leurs bagages. Un fouillis de rythmes et de couleurs crée un décor fantastique; deux Martiniquaises assises sur un tas de valises regardent grouiller la foule. Elles sourient, éclat blanc au milieu d'un écran noir. Je confonds facilement leur immobilité avec celle de la magnifique poupée que caresse l'une d'elles. Leurs robes jaunes et vertes ensablent la salle et leurs foulards gauchement imprimés chantent la douceur de leur pays. Au milieu du gris et bleu sombre des complets Parisiens, elles évoquent un rythme oublié.

La foule s'impatiente, car les courroies roulantes qui transportent les valises de l'intérieur de l'aéroport jusqu'aux comptoirs sont en panne. Déjà, les hommes d'affaires s'inquiètent, implorant, tout et chacun: "Et ce rendez-vous? Ils croient que je suis en vacances... Et ce type qui m'attend? Oh là là... Hé, vous là-bas! Ils arrivent les sacs?"

De partout, les cris fusent... Et à Paris, les cris sont toujours accompagnés de l'inévitable mimique corporelle. Un vieux bonhomme devant moi s'agite, et puis, je le vois de dos, j'ai l'impression que c'est un sémaphore signalant vingt mots à la minute. Partout, ce rythme fou nous entraîne malgré nous, cris, trépidement, geste théâtral, tout cela crée une rumeur qui grandit en intensité et tempo.

Soudain, une pause se fait, aussi brutale que celle imposée par un invisible chef d'orchestre. La première valise vient de sortir! Une avalanche de sacs s'ensuit, mais quel fouillis lorsqu'on découvre que les bagages n'ont pas été triés... La confusion reprend, plus forte qu'avant. Pour éviter une mort certaine, mieux vaut rester en place... Mon moulin à vent gris se retourne brusquement, s'accroche dans ma valise, et sans même me regarder, exerce son football sur mon tibia. Gentil, n'est-ce pas?

Pendant cet épisode, le crescendo de la foule va s'accroissant. À tout instant, des querelles éclatent. Un couple d'âge mûr passe devant moi: "Chéri, tu sais où sont mes fleurs?"

— "Dis donc, je n'en sais rien, moi. Je ne suis pas Dieu le Père, moi..."

— "Mais si, tu dois le savoir; c'est toi qui les as montées avec toi..."

— "Si tu insistes, chérie... Mais tu ne les aurais pas cachées dans ton corsage, par hasard?"

— "Ah ça alors! Il est gentil mon mari! Je te fais remarquer que je porte du 38..."

Et la conversation se poursuit...

Après une demi-heure de cette attente, la foule se calme subitement. Un homme vient de sauter sur la courroie. Il passe la tête par l'ouverture et se met à injurier les employés préposés aux bagages. Un autre s'empresse de l'imiter, et bientôt, une demi-douzaine de voyageurs sont juchés sur les valises des autres. La foule s'approche, médusée, espérant enfin recevoir sa juste récompense. Malgré les implorations des employés, les hommes continuent à débarquer les valises. Pendant une heure c'est la foire: "C'est à moi... Hey! That's mine... Aie! Vous pourriez faire attention... Non, pas celui là l'autre..." De temps à autre, un "brave" bien Canadien surnage, puis tout se brouille à nouveau. Enfin, je réussis à trouver ma valise, et c'est le silence béni, comme le point d'orgue final d'une soirée. Le premier acte du ballet vient de finir.

Passons maintenant au suivant, qui s'intitule "piéton", Molière et Racine ont dû y figurer il y a deux siècles... Pour le piéton, Paris ressemble à un terrain de bataille: tranchées, artillerie, infanterie, tout y est. Traverser une rue exige un plan d'attaque détaillé. L'offensive doit se dérouler à un carrefour. D'abord, il s'agit d'analyser le terrain: deux files d'automobiles circulent à dix km/h, un feu rouge devrait régler leur mouvement. Suprême bonheur, un poteau blanc (refuge qui remplace la tranchée) se dresse au milieu de la place.

Il s'agit maintenant de passer à l'offensive. Le feu est vert? Attendons... Les chauffeurs passent à toute vitesse, dans un mitraillage de klaxons. Ah! Enfin un feu rouge. L'attaque! C'est le sprint vers le poteau blanc. Enfin, le piéton peut étreindre ce sauveur, tandis que les autos reprennent leur course. Le feu vire au vert, mais cette fois, le piéton est au centre d'une confrontation mineure: une Volks ayant décidé de changer de direction a réussi à se coincer entre une Simca et une Renault. Les trois chauffeurs s'injurient mutuellement, et une grosse voiture Américaine orchestre la batterie de klaxons.

Entre temps, le piéton tente de conserver le peu de sang-froid qui lui reste. Il est presque juché sur le poteau, et commence sérieusement à se demander s'il ne ferait pas mieux de traverser sur les capotes des voitures. Mais non... Cette alternative s'avère inutile. La circulation reprend. Au prochain feu rouge le dernier mètre est franchi, et le brave piéton se retrouve sain et sauf de l'autre côté de la rue.

Quelques observations superflues ne seraient pas à dédaigner, car l'univers du piéton est complexe. Après mûre réflexion, j'en suis venue à la conclusion que les automobilistes parisiens ont l'esprit de contradiction. Il suffit qu'une enseignette dise "piétons passez" pour qu'aussitôt les chauffeurs ressentent un besoin urgent de passer aussi. Le piéton attend donc le feu rouge!

Un autre danger qui guette l'innocent touriste est la passage clouté. Un conseil: évitez les! Mes nerfs en souffrent encore...

Plus redoutables encore, surtout pour les demoiselles sont les trottoirs dallés des anciens quartiers. Je me suis sentie très gênée le jour où j'ai échoué sur les genoux d'un monsieur respectable assis à la terrasse d'un café... Comment lui expliquer que mes pieds de Canadienne étaient tout à fait rebelles aux pavés inégaux? Il m'aurait répondu que du temps de Clotilde, les femmes ne sortaient pas dans la rue. Je comprends maintenant la raison qui a poussé Dior à créer les souliers "plateforme"...

Vous savez, j'ai beau rire de ces trottoirs dallés, je dois avouer que je les retrette. Pensez donc: mes pieds foulaient la pierre qu'avaient posée les artisans de la Renaissance. Je les imagine peinant sur ces routes étroites qui se cachent entre deux rangées de hautes maisons. Sans doute les dalles avaient-elles vu la conquête romaine! C'est une révélation soudaine que ce lien avec un passé oublié!

Fin de la leçon de morale... J'ai failli oublier de vous parler de l'autobus... Pour un piéton qui veut sauver sa vie, il n'y a d'autre alternative que de voyager en autobus. Je serais prête à accorder à cette invention le titre de huitième merveille du monde. On en voit partout, premenant leur carrosserie verte et blanche. Pour monter dans un de ces engins, il faut d'abord acquiescer une technique assez complexe. Il s'agit premièrement de trouver un arrêt d'autobus. Ceux-ci sont dispersés à travers la ville, mais leur petite taille les cache aux yeux de tous. Si vous êtes chanceux, vous faites connaissance avec l'arrêt au moyen de la méthode audio-visuelle: 1. une résonance profonde (la tête d'un passant qui heurte le poteau), 2. vous voyez surgir devant vous le poteau en question, il faut maintenant vous livrer à une gymnastique ardue pour attirer l'attention du conducteur. Debout sur un pied, vous agitez les bras au-dessus de votre tête, et en même temps, votre visage s'auréole d'un rayon d'esprit d'espérance. Avec un peu de pratique, l'autobus s'arrêtera pour vous. Une fois monté, il n'y a plus qu'à regarder de tous vos yeux pour ne pas manquer votre arrêt.

Dans les anciens quartiers, cependant, les autobus passent doucement. Une file patiente attend en silence, et s'embrasle lentement lorsque l'engin surgit au coin de la rue. On a l'impression que son irruption gêne la vie tranquille du quartier...

Pour le touriste, l'autobus est le moyen de transport par excellence. On y voyage dans une sécurité relative, et puisque nous dominons les Renault, Simca, et Cie, nous pouvons contempler Paris de haut. J'ai surtout joué des autobus de tourisme, loués à des groupes de touristes pour des journées entières. Nous avions un chauffeur impayable: court, de carrure rectangulaire, il souriait à perpétuité. Je me souviens d'un matin où il nous arrive une demi-heure plus tard que prévu. "Monsieur, qu'avez-vous fait? Les autres nous attendent depuis une heure! Ils vont être contents!" Et notre énergumène de répondre: "Personne n'arrive à l'heure à Paris!"

Pétris d'impatience, nous arrivons enfin dans la ville même, pour apprendre que les autres ne sont pas prêts! Pourquoi? Un embouteillage, évidemment... Voilà notre chauffeur qui se retourne, et avec un clin d'œil complice, ouvre sa vitre. C'est alors que j'entends ma première conversation en Parisien. Il m'est impossible de la traduire ici, car le Parisien parle une langue qui ressemble à l'Espéranto. De temps à autre, on décèle un mot français... On peut facilement suivre la conversation, cependant, grâce aux gestes expressifs de tous ces acteurs en herbe. Les sourcils se lèvent, les cheveux se dressent, les mains s'agitent. Aucun mine ne pourrait réussir le tour de force que réussit un chauffeur Parisien...

La circulation reprend de temps à autre, et notre chauffeur rentre alors la tête; il présente un mine de plus en plus pitoyable. Cravate de travers, cheveux en bataille, chemise fripée, on dirait un boxeur en perdition.

Les Canadiens entrent bientôt dans le jeu. À l'arrêt suivant, tous les garçons se précipitent vers les fenêtres et... comédie royale, se mettent à insulter les Parisiens en "Ca-

nyaisens!" Je revois encore ces pauvres types, l'air ahuri, paralysés de surprise... Ils ont dû s'avouer vaincus dans le domaine des insultes percutantes! Notre source gauloise se révélait enfin. Nous avons célébré notre victoire en entonnant un ban, malheureusement enterré par le concert de klaxons qui ne manqua pas de s'élever.

Il n'y a pas que les embouteillages, d'ailleurs, qui retardent le touriste. Dans une des rues étroites de Montmartre, notre car se voit coincé dans un tournant; une Volks est stationnée de façon à défendre tout virage. Sans s'émouvoir, le chauffeur arrête l'engin, fait signe à trois gars qui le suivent sans mot dire. Intrigués, nous nous penchons hors des fenêtres. Que se passe-t-il? Tout simplement, ils ont soulevé l'auto, pour ensuite la déposer sur le trottoir. En silence, les quatre réintègrent le car, le chauffeur embraye, et nous laissons derrière nous une Volks en bien mauvaise posture.

Ces quelques exemples suffisent à vous faire comprendre pourquoi plusieurs Parisiens refusent de conduire dans la ville. Ils préfèrent voyager en Métro. Celui-ci ressemble à celui de Montréal, mais couvre une distance beaucoup plus grande. Ce qui me fascine, ce sont les bouches du Métro. Chacune d'elle est signalée par un haut portique en fer forgé peint en vert. Les plus vieux portiques sont de véritables chefs-d'œuvre d'imagination: arabesques, courbes, contre-courbes, tout s'harmonise en un ensemble fantaisiste à souhait. Comme on est loin de la banale enseignette des autres villes!

Malgré le charme de ces décorations, les Parisiens font à toute vitesse. J'ai été frappée par tous ces visages maigres et tirés qui courent à perdre haleine vers les profondeurs de leur ville. Ils remontent plus loin, leurs blanches ressassant d'un trou d'ombre. Le soleil joue sur leurs têtes et des ombres sauvages transforment leur innocence en un masque farouche et dur. Si un sourire se glisse parmi la foule, il illumine ces visages ternes. Pour nous ce rare sourire valait plus que toutes les merveilles technologiques qui permettent de traverser Paris en une demi-heure.

Le Métro Parisien est d'ailleurs un moyen idéal de se perdre dans la ville. Il y a au moins dix rames qui s'écartent en rose des vents sous la ville. Malheur au pauvre touriste qui prend la mauvaise direction! Il se retrouvera à quelques kilomètres de son point de départ, sans idée de direction à prendre pour y revenir.

Nous avons bientôt découvert, d'ailleurs, qu'il n'est pas bon se perdre dans Paris. Les Parisiens sont envahis chaque année par des hordes de touristes. Vous risquez, en demandant une simple explication, faire couler un flot d'invectives. Et le pauvre Parisien, lui, manque de faire une crise cardiaque! Le téléphone, dites-vous? Hélas! Quelle invention diabolique! Il ne suffit pas d'une simple pièce de monnaie, pour faire un appel. Il faut d'abord se munir de jetons... mais j'ignore encore où se les procurer. Armé de cette petite rondelle, vous vous installez dans un cabine et courageusement, vous composez votre numéro. Si vous parvenez à obtenir la communication immédiatement, vous êtes un élu entre mille. Plus probablement, une voix chaudement timbrée vous fera frémir en annonçant que le numéro ne figure pas à l'annuaire. N'en croyez rien... et refaites le numéro. La même voix répondra. Quelle modulation divine, quelle profondeur, quelle chaleur... En effet, les téléphonistes sont des hommes! Vers votre septième essai, une voix familière répond. Roméo a réussi à obtenir la communication pour vous.

Cette scène vaut pour un téléphone local. Pour un appel inter-urbain, munissez-vous d'une chaise, d'un litre de vin et d'une baguette. Il faut au moins vingt minutes d'attente pour obtenir la communication... et vous êtes chanceux si on ne vous la "coupe" pas. Douce France! Que de romances tu as entendu voler sur les fils téléphoniques... Combien de charmant amours ont succombé au charme de ce Cyran invisible qu'on appelle "téléphoniste"...

Et maintenant, prenons un couple ordinaire vivant dans Paris: Pâris et Hélène. Comment réagissent-ils à ce rythme de vie un peu fou? En général ce sont des êtres à la course. Ils ont appris que personne n'arrive à l'heure dans la ville, que même les déplacements les plus simples sont longs et bien souvent éternels, que la foule les pousuivra partout, et qu'ils devront se débrouiller seuls en tout temps. Il y a partout une tension terrible et inconsciente, qui oblige les citoyens à adopter une attitude d'hyper-actif. Admirez donc Pâris et Hélène, qui réussissent à survivre dans cette confusion. A leur place nous serions sans doute réduits à une boule de nerfs sur laquelle personne n'aurait de contrôle... névrosés sans espoir!

Sur ce je me précipite sur le téléphone... Hélas! Mon Roméo ne répondra plus...

UN RALLYE

Tant pour la voiture que pour l'équipe conducteur-navigateur, le rallye automobile est une épreuve des plus ardues. Pour obtenir le rendement optimal, il faut assurer à l'équipe le maximum de confort et de sécurité, et à la voiture le meilleur fonctionnement. Cela exige une longue et minutieuse préparation. Ce qui ne représente qu'un ennui bénin dans d'autres circonstances, peut provoquer de graves dégâts lors d'un parcours d'endurance de 5000 milles.

Pour s'assurer le confort et la sécurité, par exemple, l'équipe doit éliminer toutes causes d'irritation ou de danger pendant le parcours. Un siège inclinable permet au pilote de faire un somme à la faveur d'une

étape ininterrompue. On masque habituellement les dégivreurs pour empêcher la poussière d'obscurcir le pare-brise. La ceinture de sécurité, de type horizontal ou diagonal, est obligatoire. Même les berlines sont munies d'arceaux de sécurité. Une trousse de secours, des fusées lumineuses et un extincteur sont indispensables, et pour les rallyes de longue durée, il est préférable de faire insonoriser la voiture.

Puisqu'il s'agit d'une épreuve d'endurance, il faut s'assurer que la voiture tiendra le coup. Les pneus à neige sont recommandés pour leur tenue de route, même sur les routes de terre, qui constituent une grande partie du trajet. Un long et pénible rallye peut

user une voiture et des pneus autant que cinq années de conduite normale. Afin de prévenir le desserrage des écrous, il vaut mieux les fixer avec un mélange à base de colle.

Le tuyau d'échappement est l'une des parties les plus vulnérables de la voiture. Il faut donc le modifier et en recouvrir les angles, de manière à le protéger des obstacles. Le réservoir d'huile est sujet au même traitement. Les amortisseurs doivent être de première qualité afin de résister à l'échauffement.

Il est bon de faire passer les conduites d'eau et de carburant à l'intérieur de la voiture afin de les protéger. Pour la même raison, on recouvre le réservoir d'essence d'une toile protec-

trice. Il vaut mieux se munir d'un réservoir supplémentaire car il faut parfois parcourir 200 milles sans faire le plein.

Le choix de vêtements doit donner la préférence au confort. Les casques protecteurs sont nécessaires pour les sprints. Il est bon de se munir de vêtement de rechange et de bottes de caoutchouc pour parer aux éventualités.

En outre, il faut se munir d'un instrument propre à calculer l'heure d'arrivée à la fraction de seconde, notamment d'un odomètre, permettant de mesurer la distance au centième de mille, celui-ci étant fixé aux roues avant. Cela permet de ne pas tenir compte du patinage des roues arrière. Une montre de précision est

indispensable et même une petite calculatrice s'avérera très utile.

Aux outils courants dont sont pourvues toutes les voitures, certains conducteurs ajoutent une hache, une scie, un pied-de-biche, des outils pour le débosselage. D'autres s'équipent même d'une moufle, à l'instar des pionniers du sport automobile.

Services de l'Information
Secrétariat d'Etat
130, rue Slater
Ottawa
(613) 995-6445

? ! ?

cafeteria

Cette année, les étudiants trouveront du nouveau dans l'ancien réfectoire du Collège. Un cafeteria, offrant un service complet de repas en plus d'un service casse-croûte a depuis quelques semaines ouvert ses portes au public. Maintenant tenu par un personnel salarié, le cafeteria a été conçu pour contenir 132 personnes à la fois. Il a coûté \$20,000. Les cafetiers (personnes qui tiennent au café) et ceux qui ne veulent pas dormir à travers leurs cours (y inclus certains professeurs universitaires) seront enchantés par les heures d'ouverture, soit de 8 h à 21 h.



AUCSB

EXÉCUTIF

PRÉSIDENT

VICE-PRÉSIDENTS

INTÉRIEUR

EXTÉRIEUR

SPORTIF

TRÉSORIER

SECRÉTAIRE

REPRÉSENTANTS

AU CONSEIL ADMINISTRATIF (1)

À L'ASSEMBLÉE UNIVERSITAIRE (2)

À LA SFM (1)



PARK FLORISTS

412 AVENUE TACHE
devant l'Hôpital St-Boniface

Pour Toute Occasion

Noces Funérailles Graduations
Anniversaires Pâques Corsages

Lucille et Yvonne Boulet

tel: 247-3891

AUBAINES POUR LA RENTRÉE DES CLASSES

CHRISTIE SCHOOL SUPPLY LTD.
angle Cathédrale et Langevin

**Au Service
Des Etudiants**

heures: 9h. à 17h.30
tel: 247-9078 247-9410

PETIT MANUEL D'HISTOIRE

PETITS MANUELS D'HISTOIRE DU QUÉBEC
de Léandre Bergeron
QUELQUES REFLEXIONS

"C'est un livre qui veut jeter un éclairage différent sur notre passé. Ce n'est pas un travail de recherches, mais plutôt la reprise des faits marquants de notre histoire, interprétés différemment." Léandre Bergeron, l'auteur d'un "Petit Manuel d'histoire du Québec" décrit son livre en ces termes. Il ajoutait: "Je ne suis pas un (sic) historien. Je suis d'abord un (sic) professeur de littérature québécoise." L'auteur s'adressait à un journaliste (voir "Le Soleil", le 7 mai 1971), de Vancouver, il était de passage dans cette ville où il devait donner le 9 mai une conférence à Maillardville. La conférence eut lieu. Le sort de celle qui avait été annoncée à Saint-Boniface, le berceau de Bergeron, sous les auspices de l'Association des universitaires du Collège de Saint-Boniface, son alma mater, ne fut pas si heureux. Nul n'est prophète dans son pays.

ENGAGEMENT DE L'AUTEUR

Léandre Bergeron est né au Manitoba. Il y passa sa jeunesse. Après des études au Juniorat de la Sainte-Famille des Oblats de Marie-Immaculée et au Collège de Saint-Boniface des Jésuites, il s'inscrivit à l'université de Montréal où il obtint une maîtrise ès arts en littérature québécoise. Il séjourna ensuite en France pour y continuer ses études à l'université d'Aix-en-Provence en littérature française. Rentré au Canada, il fut professeur au Collège militaire royal de Kingston, puis, à compter de 1967, à l'université Sir George Williams de Montréal, d'où il est absent cette année en sabbatique.

Mais Léandre Bergeron est plus que l'auteur d'un 'manuel' et qu'une collection de diplômes et de professorats. Il a su mettre en pratique ce qu'il avait appris, d'une manière ou d'une autre, pas toujours en classe, et pas souvent en suivant l'exemple des professeurs de nos institutions. Figurez-vous, qu'en chrétien, il dépense ses heures de loisir, depuis quelques années, à protéger, à défendre, à former, à organiser contre l'exploitation de leurs supérieurs, les dépourvus qui habitent les taudis montréalais. Sans doute est-ce de cette expérience que provient le plutôt sombre récit raconté dans son manuel. Si on y trouve de l'espoir, c'est dans l'action collective des opprimés, prônée par l'auteur, qu'il faut le voir. Autrement, on aurait décrit l'engagement de Bergeron par les mots action catholique. Aujourd'hui, on préférerait sans doute parler d'action sociale.

Si l'auteur n'envisage pas généralement une action violente pour transformer le système actuel, qu'il trouve désuet, certaines poussées dans l'interprétation des faits dans son manuel frisent l'appel aux armes (voir surtout le récit des événements de 1837-38, page 77 et les suivantes; ou l'épisode Riel, 1869-70 et 1885, page 133 et les suivantes). Le manifeste FLQ d'octobre '70, appel aux armes s'il en fut, résume parfois assez fidèlement les idées du "Petit Manuel". Est-ce par hasard? L'auteur aurait-il participé à sa rédaction? ou aurait-on, comme il arrive à des manuels, mis le sien à un usage qu'on ne lui destinait pas? Autant de questions qui doivent rester sans réponse, mais qu'il faut soulever pour se rapprocher de l'auteur. Serait-ce à lui que faisait allusion le manifeste dans la phrase suivante: "Où il y en a des raisons à la pauvreté, au chômage, aux taudis, au fait que vous M. Bergeron de la rue Visitation... qui gagnez 10,000 dollars par année, vous ne vous sentiez pas libre en notre pays le Québec."

Il demeure que le nom de Léandre Bergeron ne figure pas sur les listes de ceux qui ont officiellement appuyé les objectifs, sinon les méthodes, du manifeste, ou de ceux qui ont été arrêtés après la mise en vigueur de la Loi sur les mesures de guerre. Est-ce à dire, dans le deuxième cas, que les autorités ne jugeaient pas suffisamment alarmantes les opinions et interprétations de l'auteur du "Petit Manuel"? Pourtant il semblerait que certains ont été arrêtés pour beaucoup moins. Il faut dire à l'avantage de Bergeron qu'aucun article signé de lui ne parut dans "Point de Mire", l'hebdomadaire du mouvement séparatiste, alors que Pierre Bourgault en était le rédacteur. Mais deux semaines à peine après son remplacement par un rédacteur dont les projets sont plus modérés (donc plus en accord avec ceux de Bergeron?), il y contribuait un article.

PETIT CATECHISME DE L'HISTOIRE DU QUÉBEC

Cette digression un peu longue sur l'engagement de Bergeron paraissait nécessaire avant de tenter une évaluation de son livre qui porte le nom 'Manuel'. Un manuel, par définition, doit donner les notions essentielles d'une discipline dans le but d'initier le lecteur. Bergeron de son propre aveu, n'est pas historien. Comment peut-il se dire l'auteur d'un manuel d'histoire? à moins que le manuel en question ne veuille pas initier le lecteur à la discipline historique. Regardons-y de plus près. Que lit-on à l'avant-propos? "Ce petit manuel est au programme. Au programme de l'école de la rue, pour l'homme de la rue, pour le peuple de la rue, pour le peuple québécois jeté dans la rue, dépossédé de sa maison, du fruit de son travail, de sa vie quotidienne. Ce petit manuel se veut une repossession. La repossession de notre histoire, premier pas de la repossession de nous-mêmes pour passer au grand pas, (à) la possession de notre avenir."

Le moins que l'on puisse dire d'un tel paragraphe, qui pour comble paraît à l'avant-propos, c'est qu'il n'encourage pas le ministère de l'Instruction publique du Québec à faire inscrire le "Petit Manuel" au programme scolaire d'état. On peut aussi en dire que ce n'est pas la description traditionnelle d'une discipline académique, mais bien plutôt l'ébauche d'une idéologie. Et, tel que suggéré plus haut, Bergeron, s'il n'est pas historien, est engagé.

Sans vouloir jouer sur les mots, peut-être son livre aurait-il dû s'intituler "Petit catéchisme d'histoire du Québec" car en fait, c'est un catéchisme. S'il diffère de l'ancien en ce qu'il n'emploie pas de questions et réponses et en ce qu'il définit clairement les grands mots dont il se sert quand leur usage est inévitable, il s'en rapproche quand il traite de son idéologie en ligne droite, qu'il faut apprendre mot à mot, sans objecter, sans dévier, sans oublier les virgules. Si l'ancien traçait la voie du salut céleste, celui de Bergeron trace le chemin de l'avenir terrestre du Québécois. L'idéologie et l'objectif sont opposés, mais les procédés pour les réaliser sont presque identiques.

SA DOCTRINE

Le "Petit Manuel", comme un bon catéchisme, se termine sur une révision et un résumé de la doctrine idéologique (voir les pages 182 à 196). L'on y apprend ce qu'est un bourgeois, ce qu'est un travailleur. Le travailleur est celui qui est sans pouvoir de décision; exemples: camionneurs, plombiers, juges, chauffeurs de taxi, députés, domestiques, curés, enseignants, etc. (p. 185 et 186). Évidemment les salaires ne sont pas les mêmes pour tous les travailleurs, mais les haut-salariés n'ont d'autres pouvoirs de décision que celui de choisir "une Cadillac noire ou bleu foncé". (page 187). Les grandes décisions qui émanent d'eux ne sont pas de leur ressort; exemple: les juges ne font qu'exécuter la loi qui leur dicte la décision à prendre. (p. 187).

La doctrine distingue le travail productif du non-productif; exemples: "Les curés font du travail non-productif dans la mesure où ils défendent les intérêts de la classe bourgeoise en prêchant la soumission et les respect de l'autorité. Cependant, ils font un travail productif s'ils se désolidarisent de la classe bourgeoise, s'intègrent à la classe ouvrière et luttent avec elle contre les exploitateurs." (p. 189) ou "Les danseuses de cabaret font un travail non-productif dans la mesure où elles ne font qu'aggraver la frustration générale des spectateurs." (p. 188). C'est presque de la fantaisie, ou serait-ce partie du mystère de cette foi qu'enseigne Bergeron?

Le "Petit Manuel" a été publié sous les auspices de la Confédération des syndicats nationaux. Pour atteindre le plus grand nombre de travailleurs, et pour les former à devenir de bons Québécois, il doit se vendre à bas prix, comme tout catéchisme qui se respecte d'ailleurs — "ne peut être vendu à un prix supérieur à \$1,00" précise l'avertissement à la dernière page.

LE "PETIT MANUEL" A ST-BONIFACE

Ouvrons une parenthèse. Le "Petit Manuel" n'était pas en vente à la Librairie Provencher. Pourquoi? On aurait

Photo — Bonifacien

Bergeron quand tiéta à nous autres.
(Méthode "B", 1949, Collège de Saint-Boniface).



répondu, paraît-il, qu'il ne se vendait que 'sous le comptoir' au Québec. Voulait-on laisser entendre que sa vente était illégale, que la Librairie Provencher ne se prêtait pas à ce genre de commerce? Alors, c'est une excuse que l'on devait se chercher. A moins que l'acheteur de la maison était incompétent, ou qu'il passait son temps, pendant ses voyages d'affaire, à d'autres occupations que celles de se déplacer et de faire des démarches pour obtenir les succès du jour. Le "Petit Manuel" était en vente dans les plus grandes librairies de Montréal, en janvier dernier, au moment où la Loi sur les mesures de guerre était en vigueur, quand on aurait dû se méfier de la vente au grand jour de volumes à caractère supposément suspect. Chez la librairie Bertrand de la Place Ville-Marie et de la Place Bonaventure, en plein centre-ville, les exemplaires étaient empilés en quantité voisinant la caisse. Sans doute étaient-ils placés là pour les avoir sous la main, car ils se vendaient comme les traditionnels petits pains chauds. Au Collège, où il était disponible à Saint-Boniface, sa vente n'aurait pas été un succès. Faut pas s'en faire! Si l'on connaît les habitudes des collégiens, les 'petits manuels' ont du chemin à faire pour devancer les 'peytonnages'.

Ailleurs, le succès de la vente laisse pantois les éditeurs. Depuis sa parution, il se classe parmi les dix livres les plus vendus au Québec. Pendant une trentaine de semaines, il fut le numéro un sur la liste des 'best-sellers' du Québec et depuis son lancement en août '70 il s'en était vendu soixante-dix mille exemplaires. Le volume en est à sa sixième édition. Une édition anglaise sous le titre "The History of Quebec: Patriote's Handbook" (New Canada Publications, \$1.50) est annoncée pour le mois courant.

bergeron et les freres

Comment un livre qui se dit sur l'histoire, et un manuel en plus, puisse-t-il connaître une telle vogue? D'après Michel Brunet, professeur d'histoire à l'Université de Montréal (voir le "Globe and Mail", Toronto, mi-mars, 1971), ce succès dépendrait de l'esprit manichéen qui inspire le "Petit Manuel". C'est dire qu'à travers tout le récit, les forces du bien confrontent les forces du mal — c'est simple, c'est clair, c'est populaire, c'est ce qui fait le succès des Westerns hollywoodiens. Nos anciens manuels scolaires, d'histoire du moins, donnaient dans le même sens, s'inspiraient du même principe. Ceux des Frères des écoles (ou de l'Instruction) chrétiens étaient, comme celui de Bergeron, beaucoup plus catéchismes que manuels.

A l'époque où une vae filmée de la petite Thérèse de l'Enfant Jésus fit verser beaucoup de larmes au Juniorat. (Prière du matin à CKSB, 1947)



DU QUÉBEC

PAR LIONEL DORGE

Le récit dans ces manuels, comme dans celui de Bergeron, est d'une pièce à deux côtés. Tout est rangé d'un côté ou de l'autre. Bien fait pour ne pas déplaire aux esprits absolutistes de collégiens, aurait dit Groulx. Les personnages aussi se situent dans un camp ou dans l'autre. Les good guys sont vêtus de blanc, les bad guys de noir. Bergeron et les Frères s'entendraient à donner le costume sombre aux Anglais. Mais l'entente entre les deux n'irait pas plus loin. Car Bergeron, par une transposition presque perverse, attribue aux good guys des Frères le rôle de ses bad guys et vice versa. Ainsi, dans les manuels des Frères, les membres du clergé, quoique vêtus de noir, sont les héros. (C'est dire de la puissance du texte; vêtu de noir le clergé passait, aux yeux des lecteurs, pour être vêtu de blanc comme neige.). Dans le manuel de Bergeron, les membres du clergé (quoique vêtus de couleurs les plus variées aujourd'hui, et on retiendra que l'auteur décrit le présent plutôt que le passé), sont les bad guys du récit et portent le costume noir. C'est à n'y plus rien comprendre. Parfois c'est même difficile à avaler.

Que les Frères eussent gardé le silence le plus absolu sur certains faits ou interprété habilement certains autres, rien de plus naturel. Faut pas s'en surprendre. Qui cultiverait son jardin, protégerait son patelin, mieux que soi-même. Mais que Bergeron ait accepté ce point de vue comme réalité historique (même s'il est beaucoup moins prompt à passer sous silence certains faits embarrassants, ou à réduire la signification de certains autres que les Frères nuançaient à l'extrême), ce ne peut être que pour fins de propagande, pour inculper davantage le clergé de tous les maux qui s'étaient accomplis au Québec.

LE RÔLE DU CLERGÉ DANS NOTRE HISTOIRE

Pourtant le clergé fut-il, durant notre histoire, maître aussi incontesté que le voulait les Frères et ce qu'exige Bergeron? "Le plus grand désordre de l'esprit", selon Bosuet, "est de vouloir que les choses (aient été) non ce qu'elles (furent), mais ce qu'on voudrait qu'elles (eussent été)".

Durant le régime français le clergé priait les Intendants de légiférer sur la conduite des fidèles à l'église. Il n'était donc pas maître chez lui s'il lui fallait demander des ordonnances civiles, avec peine d'amende pour infraction, sur la tenue vestimentaire des dames à la messe dominicale, ou l'absence des hommes durant le sermon alors qu'ils fréquentaient la taverne d'en face et dérangeaient les fidèles avec leurs éclats de rire. Le clergé, il faut l'admettre, était tenu à sa place par les représentants sur les lieux de la France gallicane.

Après la conquête, et jusqu'au début du dix-neuvième siècle, la situation du clergé fut encore plus précaire. De 1760 à 1766, l'Angleterre empêche la nomination d'un évêque. Quand elle la permit ce fut avec le titre de surintendant de la religion romaine et non pas celui d'évêque de l'Eglise catholique. Puis, pendant longtemps, les gouverneurs réclamaient le droit de sanctionner la nomination des curés. Il semblerait que le clergé était plutôt serviteur que maître.

La "priest-ridden province of Quebec" des historiens anglophones, d'après les Frères, auteurs intéressés, n'est valable que pour quelques années durant la seconde moitié du dix-neuvième siècle, à l'apogée de l'épopée Bourget-Lafayette. Mais en 1876, le premier duc d'Orléans comme évêque de Montréal, et dix ans plus tard, le second, évêque des Trois-Rivières, qui se préparait à se rendre à Rome (pour faire la chienne comme d'habitude, mot attribué à un membre de la curie romaine parlant du clergé canadien), reçut l'avis qu'il n'y serait pas bienvenu. Le voyage fut contremaître.

Que les Canayens aient fréquemment consulté les curés, c'est évident, et malin celui qui voudrait le nier. Mais acceptait-on leurs conseils aveuglément? Dans les grandes questions du jour, en matière politique surtout, le clergé et le peuple étaient aussi souvent en désaccord qu'ils étaient d'accord. C'est dire que d'autres motifs que les motifs religieux agissaient sur la décision des hommes; et les hommes sont la préoccupation primordiale de l'histoire du Québec ou d'ailleurs. Bergeron prend trop au sérieux le supposé contrôle du clergé, afin d'étouffer, sans doute, ses leçons que le salut ne peut venir que du peuple. Comme le soulignait le professeur Jones de l'université Laval (voir "Livres et auteurs québécois 1970", page 209), "on peut se demander si ce n'est pas l'histoire des anges et des diables qu'il faut plutôt que l'histoire des hommes!"

En voulant mettre les Canayens à la remorque du clergé, entre autres, il arrive dans le "Petit Manuel" qu'ils n'ont d'autre rôle à jouer que celui d'imbéciles ou de victimes. Faut tout de même pas exagérer. Pour avoir occupé une position inférieure, où ils étaient maintenus sciemment, d'après Bergeron, par les Anglais, les administrateurs, les commerçants, le clergé, et qui sais-je, les Canayens parfois savaient y trouver leur compte. Avant l'ère de la pilule, le premier contraceptif presque idéal, était-ce vraiment par obéissance au clergé, par devoir chrétien, même si on le disait, que l'on faisait des enfants à la douzaine? N'est-ce pas beaucoup plus beau parler d'obéissance, de devoir que de promiscuité?

Voyons un gros complot du clergé pour rester les maîtres, d'après Bergeron, celui de maintenir la population dans

l'ignorance. Et les Canayens, en bons petits garçons, pas trop intelligents, disaient à l'unisson: "Amen". La belle affaire! Mais ils se seraient instruits pourquoi? pour devenir président du Grand Tronc ou du Canadien Pacific Railways? Impossible nous dit l'auteur. Ils n'avaient aucun contrôle sur l'économie et ne pouvaient y participer de plein pied. Alors qui est responsable de l'ignorance? le clergé, la situation économique, le bon sens des Canayens? Les généralisations de Bergeron et ses mots à l'emporte-pièce, par exemple, dictature, répression, etc., n'expliquent pas. Il ne sonde pas l'opinion ou les motifs du peuple. Le clergé devient sa marotte au point où il en perd le nord historique, où il manque d'esprit de suite. Il nous dit, faut-il le répéter, que les Canayens étaient à la merci du clergé; que le clergé était l'esclave des Anglais; que les Anglais (et pourquoi pas - faut-il y voir un autre gros complot méchant - le pays était après tout une possession anglaise, non?), voulaient à tout prix angliciser les Canayens. Mais il n'explique pas pourquoi, dans une si heureuse conjonction, les Anglais n'ont pas réussi à réaliser leur objectif. Il se refuse à admettre, contrairement à ce que les clers historiens nous ont si souvent répété, que le clergé est responsable de notre survivance. C'est donc la ténacité du peuple qui en serait la cause. D'ailleurs Bergeron le dit. Mais le peuple est sous le contrôle du clergé, n'est-ce pas? Alors???

Était-ce le clergé, l'Eglise ou l'impérialisme canayen, impérialisme compensateur ayant Rome plutôt que Londres à son centre, qui exigeait que chaque famille donnât, après les avoir élevés de peine et de misère, ses fils et ses filles à l'apostolat missionnaire. Ce problème intéressant le "Petit Manuel" ne l'aborde pas. C'est surprenant. N'est-ce pas là aussi un exemple de l'exploitation de nos ressources naturelles par les autres. Évidemment les grandes entreprises commerciales d'envergure internationale étaient pas pour nous, plutôt l'évangélisation des barbares du monde entier. Mais ces fils et ces filles qui partaient, profitaient-ils de l'expérience de notre passé? Une fois rendus en Afrique ou ailleurs, se souciaient-ils de respecter les traditions des peuples dont ils se disaient les sauveurs avec quels sacrifices! Ou agissaient-ils comme nos ancêtres à l'égard des Indiens, ou comme les Anglais essaient de le faire à l'égard des Canayens depuis la conquête, c'est-à-dire, blanchir tout le monde possible à sa teinte propre, et christianiser le plus grand nombre à son orthodoxie particulière. Il eut été intéressant de lire les interprétations que Bergeron aurait pu donner à ce problème. Par contre traiter de l'impérialisme religieux des Canayens c'était peut-être brouiller les cartes, rendre moins solide le noir de ces gros méchants d'Anglais impérialistes, ou le blanc de ces bons Canayens opprimés par le clergé.

PETIT CATECHISME DU QUÉBEC ACTUEL

Bergeron somme toute écrit dans la perspective, non pas du passé, mais du présent alors que les rôles d'exploiteurs et d'exploités, d'opresseur et d'opprimés semblent beaucoup plus évidents. Dans cette perspective, l'histoire devient une arme de combat. Les événements passés sont bien choisis pour mieux servir la cause. Voir l'analyse et les pages consacrées à la rébellion de 1837-38 et à Louis Riel. Comme l'a souligné Gilles Lemieux ("Livres et auteurs québécois 1970, p 211), les pages de l'une et de l'autre dépassent en nombre celles qui sont accordées au régime français. C'est le contexte émotif d'aujourd'hui qui détermine l'interprétation des événements antérieurs. Peut-être faudrait-il suggérer un autre titre au "Petit Manuel" afin que le lecteur non avisé ne soit pas déçu à la lecture "Petit catéchisme du Québec actuel avec anecdotes et exemples tirés du passé".

Dans l'histoire du Québec, la menace urbaine et industrielle à la survivance canayenne est un phénomène assez récent. Il ne faut donc pas le projeter trop loin dans le passé. Voici d'ailleurs comment Jacques Ferron explique son absence autrefois (voir "Le Magazine Maclean", avril 1971): "Naguère, nous faisons partie de famille si nombreuse qu'on n'y voyait pas plus loin; dans la promiscuité on ne souffrait jamais d'être minoritaire. D'autres structures nous en préservaient. Le domaine plein... faisait de nos ancêtres des Robinsons sur leurs îles, indifférents, sinon hostiles, à l'idée de nation ou d'État. Le seul gouvernement auquel ils se soumettaient de bonne grâce était celui de la paroisse, plutôt refermé sur lui-même, dont le village avec ses nombreux artisans, son médecin, son notaire, avec le curé, l'église et le chœur de chant, formait un petit centre de civilisation qui pouvait se passer du reste du monde. Ces diverses structures concouraient à nous assurer un sentiment de souveraineté; elles nous permettaient du moins d'éviter tout contact avec le colonisateur anglophone." C'est dire comme il est oisif d'accuser le village-paroisse d'autrefois de n'avoir pas été, ou de n'être pas devenu plus tôt, le centre urbain et industriel d'aujourd'hui, conscient de sa force, de son énergie, de son étendue.

FAIBLESSE DU VOLUME

Le "Petit Manuel", concentré comme il l'est sur l'actuel, n'explique pas comment s'est effectuée l'évolution du peuple québécois depuis le village-paroisse jusqu'à l'ag-

glomération urbaine. C'est là la plus grande faiblesse d'un volume qui se veut l'histoire d'une province aspirant à de venir état. Chez Bergeron, il n'y a pas de progression. Pourtant le lecteur voudrait bien savoir, et il a le droit de s'attendre que l'historien lui apprendra, comment le peuple québécois est devenu ce qu'il est. A ce sujet, le "Petit Manuel" le laisse sur sa faim. L'auteur avait raison de garder un oeil sur le présent. Mais un oeil, seulement, aurait suffi. Il aurait pu alors, un oeil sur le présent, l'autre sur le passé, opérer une délivrance chez ses lecteurs qui restaient influencés par les manuels scolaires d'autrefois. Son volume démontre bien qu'il ne faut plus se réfugier dans les supposées gloires ancestrales et oublier le présent. Il est temps que les motifs de consolation cèdent la place à la vérité historique. Mais Bergeron rate sa chance de développer ce thème en faisant du passé, tout simplement, un énorme complot pour aboutir à l'esclavage du présent et pour retarder le devenir déterminé du bon peuple canayen, c'est-à-dire, la délivrance de ses chaînes économiques et politiques.

C'est juger une époque selon un code qui lui était inconnu. Voici un exemple pertinent dans le "Petit Manuel" de cette attitude vis-à-vis le passé. Bergeron relate à la page 134 l'opposition du clergé aux Métis et à Riel en 1885. Riel fait dire au clergé que "Rome est tombée", ce qui démontre aux prêtres la folie du chef métis. Comme si Rome pouvait tomber! Autrefois les Frères des écoles, ou de l'Instruction, chrétiens auraient profité de cet événement pour enseigner que Rome bâtie sur la pierre qu'était Pierre, même les portes de l'enfer ne sauraient prévaloir contre elle. Le clergé avait donc raison de s'opposer à Riel, le quasi hérétique. Voilà une façon bien particulière de faire de l'histoire, de juger un événement. Comment Bergeron traite-t-il de l'événement? Il en profite, lui aussi, pour tirer une leçon, la suivante: "De plus, il est juste de dire que 'Rome est Tombée' parce que l'Eglise Catholique, fondée par un révolutionnaire qui voulait établir un royaume d'amour, est devenue une institution capitaliste, exploitatrice, assoiffée de pouvoir temporel et pénétrée de l'esprit d'oppression, de domination et de colonialisme."

Riel n'aurait rien compris à ce jargon inouï, à cette propagande digne de l'avenue Madison. Ce qui s'était passé paraît beaucoup plus simple à expliquer. Riel avait vaincu l'opposition du clergé et lors d'un discours devant les Métis il trouva le mot qui les frapperait pour leur faire part de sa victoire: "Rome est tombée". Il était commun à l'époque, parmi le peuple, d'identifier comme une seule et même chose, Rome, clergé et Eglise. Riel qui s'adressait au peuple, peuple qu'il voulait convaincre de ne plus craindre les anathèmes du clergé, trouva la formule. Le fameux contrôle absolu du clergé avait encore une fois fait défaut.

Si l'on veut comprendre, et comment ne le pas vouloir à moins de favoriser l'effritement du Canada, le Québec d'aujourd'hui par rapport à son passé, un volume récent de Fernand Dumont répondra beaucoup mieux à ce désir que le "Petit Manuel" de Bergeron. "La Vigile du Québec: Automne 1970, l'impasse?" tient compte de l'évolution historique du peuple québécois, quoique pas dans un style emporte-pièce. Ce volume tente d'expliquer le paradoxe que présentent de jeunes révolutionnaires qui visent non pas à annuler le passé, comme se doit de le faire tout bon révolutionnaire, mais à le réaliser; à réaliser, par exemple, le rêve d'indépendance des Patriotes de '37.

IMPORTANCE DU "PETIT MANUEL"

Faut-il conclure, de ce qui précède, que le "Petit Manuel d'histoire du Québec" de Bergeron n'a rien qui vaille. Ce serait trop facile de le faire. Ce petit volume, auquel on peut reprocher beaucoup du côté historique et qui n'aurait d'ailleurs pas pu être écrit par un historien, innove dans son interprétation de plusieurs événements du passé. Il est sans pédantisme, écrit dans une langue simple à la portée de tous. Les illustrations, cartes et tableaux clarifient, s'il est nécessaire, le texte. L'auteur généralise sans inquiétude avec l'innocence et l'audace du non-initié, ce qui allège le récit, et surtout n'embête pas le lecteur de ces subtilités qui portent à équivoque. Le manuel rend accessible au peuple son histoire. Le peuple le lira-t-il? Il est permis d'en douter, mais les jeunes du secondaire et de l'université, du moins ceux qui sont raisonnablement intelligents, le liront. Son influence sera grande, même parmi les historiens qui devront en tenir compte et y regarder de plus près avant de traiter certains des sujets abordés par Bergeron de façon si originale.

Ses analyses sommaires des contributions des différents gouvernements et politiciens sont de très bons exemples du genre. Elles ne manquent pas de franchise brutale et surtout ne manquent pas de choquer. On chercherait en vain, dans le "Petit Manuel", le Laurier-à-la-langue-d'argent, mais on y trouve, en peu de mots, un Laurier dont le mépris pour les Canayens lui fait dire qu'ils n'ont pas d'opinion seulement des sentiments, comme les animaux, qui sentent mais n'ont pas d'idées. Aussi, un Laurier qui donne

...suite de PETIT MANUEL D'HISTOIRE DU QUÉBEC

à l'Angleterre des millions pour l'aider à obtenir, par la guerre, des mines d'or et de diamants pour ses commerçants en Afrique du Sud. Plus frappante encore est l'évaluation de l'administration de Daniel Johnson: "Avec les nationalistes il paraît d'indépendance; avec les financiers américains, stabilité interne bonne pour l'investissement; avec les agriculteurs, de meilleure agriculture; avec le clergé, de renouveau liturgique; avec les Canadiens-anglais, de fédéralisme renouvelé; avec les citadins, de relance de la Révolution tranquille. Subtil et calculateur, il s'avait donner le spectacle de gouverner sans jamais le faire."

Les individus, contrairement à ce que l'on trouve dans l'histoire traditionnelle, sont rarement des héros chez Bergeron. Point n'est besoin d'en créer dans le "Petit Manuel", car c'est le peuple qui est est le héros, sauf, un critique soulignait, lorsque Bergeron trouve des événements à son goût, par exemple, les troubles de '37-'38, ou ceux de '69-70 et '85. Alors le peuple québécois passe à l'arrière-plan. Mais en général, c'est avec lui et sur lui que Bergeron veut que le lecteur s'attarde et s'appuie. Et non seulement le peuple blanc. Car le "Petit Manuel" a ceci de particulier qu'il n'oublie jamais les Indiens. Il ne s'agit pas de ces "sauvages" que Dieu a placés sur le chemin des missionnaires pour les martyriser et nous édifier. Mais bien des Indiens, en chair et en os, représentants d'une civilisation étrangère à laquelle les Français contribuent l'eau-de-vie, la petite vérole et une morale inadaptée aux exigences nord-américaines. D'abord Bergeron nous montre les Indiens comme les découvreurs de l'Amérique (en voilà une idée saugrenue qui ne plaira pas à tous), puis, de plus en plus à l'arrière-plan, alors que les blancs dirigent leur destinée, par exemple, lors du plan confédératif (p.108): "On pensera à eux à la rédaction du British North America Act pour donner au gouvernement central le pouvoir de les mettre dans des camps de concentration appelés 'Réserves'."

Il est rare que soit faux dans les faits le "Petit Manuel"; ce qui arrive, cependant, par exemple, à la page 131: "Le gouverneur MacTavish fait appel à eux pour combattre les raids des Épénens..." MacTavish est mort depuis quelques mois à l'époque où ont lieu ces raids. D'un autre côté il est tout aussi rare que l'auteur dise tout des sujets dont il traite dans le volume.

En fin de compte, le "Petit Manuel" est un volume qui ne finit pas de laisser suspect. Peut-on reprocher à la Librairie Provencher de n'avoir pas voulu le mettre à portée de ses clients? Il ne faut pas donner aux enfants accès à tous les livres. La Librairie Hachette sera-t-elle inspirée d'aussi bonnes intentions?

EN GUISE DE CONCLUSION

Résumons pour démontrer comment il faut être sur ses gardes. Bergeron, un Manitobain, formé dans nos meilleures institutions, passe son temps libre, non pas à la taverne (au moins on s'en souviendrait), mais dans les milieux dévalorisés de Montréal où il apprend aux gens leurs droits (qu'ossa donne des droits?), il écrit, sous les auspices des unions, un manuel d'histoire (fort étépaté) qui devient un best-seller (l'apôtre vend son livre si cheap qu'il pourra pas s'acheter une Ford compact avec ses royalties). Dans son manuel, il chante, non pas ceux, à leur avis, qui se sont tant dévoués et sacrifiés pour la cause, par exemple, nos professionnels et le clergé, mais la populace (ça-t-y du bon sens) qui veut former à la défense de leur intérêt et à un avenir qui, dit-il leur revient (comme si tous les gars

comme Ti-Joe ça avâit des intérêts; pis un av'nir, y'faut m'ner ça par le boutte du nez). Il invite donc la populace non pas à se sacrifier, à se résigner, comme c'a toujours été sa croix, mais à agir en braves citoyens. Ce Bergeron doit être marxiste, MARXISTE!?! à mon d'oussigneur! TOUCHE PAS! caca!

Qu'est-ce qu'un marxiste? Cela dépend, selon qu'il est communiste ou marxiste-léniniste, ou léniniste, ou trotskiste ou maoïste. C'est pas facile le socialisme; il faut en apprendre des doctrines avant de faire son choix. Mais marxiste c'est avant tout un mot dont on ne connaît pas le sens et qui sert à toutes les sauces, par exemple, pour éviter de discuter de certains sujets devant les enfants, ou pour terminer avant qu'elle ne commence, une discussion sur un sujet épineux dont on ne connaît pas grand-chose. L'interlocuteur ne connaissant pas lui-même le sens que l'on donne au mot et ne voulant admettre son ignorance, laisse tomber le sujet et tous se sortent d'embaras par la porte marxiste.

De toute façon, une interprétation marxiste de l'histoire du Canada, en particulier de l'histoire du Québec, est très difficile; les exploités sont anglophones. Vous voyez où cela conduit. Non pas uniquement à l'esprit socialiste et positif de la lutte des classes, comme il se doit, mais aussi à une interprétation sujette à être qualifiée de raciste. Cet esprit négatif, de l'interprétation marxiste, contribuerait à diviser le pays, diraient les fédéralistes. Le "Petit Manuel" de Bergeron serait donc séparatiste et indépendantiste? Oh, douleur!

BERGERON ET LE COLLEGE

Est-il surprenant alors que le conseil de l'AUCSB ait décidé de contremander la visite annoncée de Bergeron au Collège. Un collègue aurait dit à un journaliste de la "Louis Riel Press" (voir St-Boniface Courier, May 12th 1971), qu'il ne s'agissait pas d'ingérence de la part de l'administration du Collège, mais bien d'une décision libre du conseil qui aurait conclu que cette visite ne valait pas la somme à y dépenser, soit \$200.00. Et pourtant parmi ceux qui prenaient cette décision, il y en avait qui, il y a un an à peine, étaient au frais des contribuables manitobains au Factor's Table de l'Hôtel Fort Garry (La Vieille Gare n'avait pas encore ouvert ses portes), sans se demander si c'était de l'argent, bien dépenser que de laisser, par exemple, une cinquantaine de dollars en pourboire sur la table d'un restaurant.

Même s'il faut préparer nos jeunes à devenir, une fois grands de bons membres de l'administration de la S.F.M., comment n'être pas offusqué par une mentalité qui permet l'obscurantisme sous prétexte qu'il coûte trop cher d'encourager et de satisfaire la curiosité intellectuelle de jeunes étudiants, qui permet de donner naissance au snobisme chez ceux-là mêmes qui pourront difficilement se le payer sinon aux frais des autres. Bergeron dans son "Petit Manuel" s'en prend à cette mentalité. Mais évitons, nous, d'être subversifs. C'est trop négatif.

ETAPE IMPORTANTE DE NOTRE HISTOIRE

Le "Petit Manuel d'histoire du Québec", c'est un peu "Les Insolences du Frère Utel" d'il y a quelques années. Tous les deux sont des succès de librairie, donc répondant à un besoin du milieu. Tous les deux sont remplis de vérité, que l'on sait être vraie dans son for intérieur, mais que l'on ne veut pas s'admettre de crainte d'avoir à réfléchir, même d'avoir à se refaire une raison d'être. Tous

les deux sont des coups de pied au cul, dont ont besoin les Canayens, traditionnellement autruches, pour se faire sortir la tête du sable, par réflexe, et voir ce qui se passe autour d'eux. Les "Insolences" se distinguent du "Petit Manuel" d'une façon assez importante. Le premier s'en prenant à un système précis - le système scolaire; tandis que le second est plus global s'en prenant à la société en générale. Tous les deux doivent être lus. Ce sont de ces livres qui marquent une étape dans l'évolution de notre groupe. Cependant si le livre de Bergeron est à lire, il l'est comme le soulignait un critique, à condition d'en sortir. Il ne faudrait pas plus que les Canayens soient à la remorque du "Petit Manuel" que celui-ci les ait entraînés à la remorque des élites.

Pour terminer, disons qu'en lisant Bergeron, l'abbé Groulx vient souvent à l'idée. Une recension du "Petit Manuel" dans la revue "Maintenant" suggérait une comparaison à faire. Tous les deux sont conscients d'une réalité québécoise - plus historique qu'actuelle chez Groulx; plus actuelle qu'historique chez Bergeron. L'un et l'autre tentent d'ouvrir les yeux du peuple à cette réalité. Les élites traditionnelles ne sont tenues en grande estime ni par Bergeron ni par Groulx. Faut-il rappeler que ce dernier ruina presque ses chances d'être admis à la Société royale du Canada pour avoir dit que l'Empire britannique n'était pas éternel. Enfin tous les deux sont de ceux que les Anglâs, les fédéralistes, les trudeaustes, qualifieraient de nationalistes, c'est-à-dire, affligés d'un vice honteux. Seul chez les Anglâs, les fédéralistes et certains trudeaustes, le nationalisme peut-être vertu. Mais justement il est permis de douter s'il existe chez ces gens un sentiment autre qu'un vague américanisme. Dans un article intitulé "Québec's bestsellers brood on province's past and future", à la une du "Globe and Mail" de Toronto, deux listes de livres sont révélatrices à ce sujet. Voici celle des livres les plus vendus au Québec durant une semaine à la mi-mars:

"Petit Manuel d'histoire du Québec" (24e semaine sur la liste)

"Kamouraska", roman de Anne Hébert (sur la liste depuis de nombreuses semaines)

"Québec Occupé" Des essais de sept professeurs universitaires sur la crise d'octobre. (nouveau sur la liste, 1,200 exemplaires vendus en quelques semaines)

"L'Homme Rapallé", poésies de Gaston Miron (deuxième semaine)

"Le Livre noir. De l'impossibilité (presque totale) d'enseigner le français au Québec" (deuxième semaine)

"Famille Sans Nom. Roman sur les Patriotes de 1837-38" de Jules Verne (21e semaine).

Voici comment se terminait l'article: "The list of bestsellers published last week for English Canada by the Montreal Gazette had a rather different roster of books. They included, 'Love Story', 'Ball Four', 'The Inheritors', 'Everything you always wanted to know about Sex' and 'The Godfather', inutile de commenter

ENVOI

Et puis qu'ossa donne de s'écarter la tête avec toutes ces affaires là comme le séparatisme, le marxisme, le nationalisme, le "Petit Manuel". Ti-Pierre Trudeau va nous tirer d'affaire. Pourquoi s'en faire. La vie est déjà ben assez difficile à gagner et pis c'est déjà assez dur s'arranger pour en avoir assez pour payer le budget, parce qu'y faut ben vivre audessus d'nos moyens pour faire comme les autres pis avoir les derniers modèles de General Motors, de General Electric, de General Wear et de General Foods.

avocats-notaires

GARSON & GUAY

Avocats et Notaires

705 Montréal Trust Bldg.
Winnipeg 2, Man.
942-6587

Reliable Office Equipment
& Supply Limited
-vente et réparation de
tout article de bureau-
521 St.Mary's Rd.
233-4040 233-4796



effleurez

vos

sentiments

La Belle
Florists

159 Boul. Provencher
St-Boniface 6, Manitoba

téléphone: 233-5175

SOYONS PATRIOTES

VOS affaires

commérages

UNE LOUPE PLUS PUISSANTE

Nous nous excusons auprès de nos lecteurs pour les fautes d'orthographe et de typographie qui se seraient glissées dans le dernier numéro de POPULO. Il est parfois difficile de suivre le contenu d'aussi près lorsque le journal doit être publié par une "équipe estivale". Notre correcteur officiel est en vacances chez les Gaulois alors nous, les Canayens, devons nous servir d'une loupe plus puissante.

ENCORE \$20,00

L'AUCSB a décidé de ne pas augmenter les frais de cotisation pour l'année scolaire 1971-72. Les étudiants universitaires seront contents d'apprendre que de nouveau ils ne déboursent que \$20,00 en vue de se faire gouverner. On entend même les grands soupis des séraphins et des vierges émancipées!

UNE NOUVELLE BAISSÉ

Les autorités du Collège signalent une nouvelle baisse dans le nombre d'étudiants inscrits aux cours d'été.

	1969	1970	1971
Nombre de cours offerts	7	8	7
Nombre d'étudiants inscrits	173	146	135
Nombre de cours	233	201	184 1/2
Moyenne d'étudiants dans chaque cours	33	25	26

Ceux ou celles qui trouveront la ou les raisons qui ont précipité ce déclin, sont priés de communiquer leur explication aux administrateurs du Collège. Les gagnants recevront sans doute comme prix un bon leur permettant de suivre des cours gratuitement à l'Université de Winnipeg!

LIBÉRATION DE LA FEMME?

Saviez-vous que, dans cette province, les hommes sont plus nombreux que les femmes? C'est ce qu'a révélé une étude d'après les dossiers de la Manitoba Health Services Commission. La population de la province, à compter du premier juin, était de 1,018,535, dont 512,009 hommes, et 506,526 femmes. Les groupes de la Libération de la Femme ont dû rester bouche bée...

UN EXPLOIT

La Revue d'histoire de l'Amérique française a publié dans son numéro de juin un article signé Bernard Pénisson, professeur d'histoire au pavillon universitaire. L'étude, "L'image de la France catholique d'après La Liberté, hebdomadaire manitobain, (1913-20)" occupe 35 pages de la revue. On nous signale que c'est tout un exploit puisque l'article n'avait été envoyé qu'au mois d'avril et que censément le périodique a une réserve d'articles de 2 ans.

Plusieurs auront été surpris par la nouvelle campagne publicitaire du Cercle Molière. Il y en avait même qui se demandaient si le C.M. dans "Le C.M. vous aime" ne représentait pas le "Conseil métropolitain."

En outre, le C.M. désire se rendre populaire auprès du public francophone. On fait bien de s'y prendre de bonne heure car beaucoup de jeunes s'en désintéressent déjà (et depuis longtemps). Faudrait-il que la troupe théâtrale présente le spectacle "Hair" (avec costumes appropriés et pudiques) afin de retrouver son auditoire? A cette occasion de dire les plus anciens, d'un ton tout à fait scandalisé: "Icité, à Saint-Boniface, 'Hair', des poilus subversifs qui se promènent en shorts!"

La réunion des clairvoyants a été annulée pour des raisons imprévues. Saviez-vous, en passant, que le lien se fera dans la chapelle des femmes, que le Collège sera acheté par les Hutérilles, que les poules se rassembleront sur la patinoire, que la SFM a fait un don de deux moutons au cours secondaire, que le Collège a maintenant une résidence privée, que la vie de couvent forme le caractère? Vous le savez!

Ce qu'on m'a dit à St-Urbain...
— d'un dignitaire de la paroisse:

"Le Collège devient pu-

blic, hein? Ben moi, je vous dis qu'avec toutes ces affaires-là, notre bon vieux producteur de prêtres va être vendu aux Ottorites. Le Collège sera une sorte de "Bible College" pareil comme celui d'Otterburne. Rien qu'à werre, on wet ben que c'est une autre affaire de juifs et de communisses."

— de l'athlète:

"Il paraît qu'ils vont restaurer la piscine du Collège pour élever des grenouilles géantes qui feront compétition à celles de St-Pierre, Ca, c'est bon par exemple!"

N.D.L.R.

Dans son dernier numéro, POPULO demandait "Quoisa donne la Semaine du Canada?". En guise de réponse, nous publions ce texte préparé par le comité de la Semaine du Canada.

SEMAINE DU CANADA 1971

Du 27 juin au 4 juillet, de nombreuses festivités se sont déroulées de l'Atlantique au Pacifique pour marquer la Semaine du Canada. Il s'agissait de célébrer un événement capital de notre histoire. En effet, le premier juillet 1867, le Québec, l'Ontario, la Nouvelle-Ecosse et le Nouveau-Brunswick s'unissaient pour former le nouveau Canada qui, en six ans, devait s'étendre d'un océan à l'autre.

Dans bien des milieux, notamment canadien-français, on a souvent parlé de mar-

ché de dupes. La vérité historique oblige à constater que cette affirmation n'a aucun fondement. C'est une fausse interprétation de l'histoire qui a répandu cette légende.

Les historiens, quise sont penchés sur les documents, sont pratiquement unanimes pour affirmer que sans la Confédération, toutes les provinces canadiennes auraient été absorbées par les Etats-Unis. C'est d'ailleurs pour prévenir cette éventualité que le gouvernement d'Ottawa, après l'achat de l'Alaska à la Russie tsariste par les Etats-Unis, en 1867, est entré en négociations avec la Colombie-Britannique pour que cette province, désormais coincée entre deux territoires américains, ne tombe pas dans l'orbite de Washington. C'est également pour une raison analogue que le gouvernement canadien a acheté de la compagnie de la Baie d'Hudson, en 1869, les ter-

ritoires qui devaient former le Manitoba, la Saskatchewan et l'Alberta afin de les soustraire à la domination des Etats-Unis.

C'est donc pour prévenir l'annexion que les esprits avisés au Canada français, notamment Sir Georges-Etienne Cartier, ont accepté d'embrasser l'entrée du Québec dans la Confédération. Pour les Canadiens français, l'annexion aux Etats-Unis aurait signifié l'assimilation à brève échéance de leur groupe ethnique. Comme on sait pour les Américains, il n'y a qu'un pays, une nation, une langue. Les Canadiens français, qui se sont installés

aux Etats-Unis aux XIXe et XXe siècles ont presque tous été assimilés. Les Boisvert sont devenus des Greenwood, les Charpentier, des Carpenter, etc. Nous pourrions multiplier ces exemples.

Ceux qui aspirent aujourd'hui à rompre l'unité canadienne veulent donc — la plupart inconsciemment — nous engager sur une voie dangereuse sans songer aux conséquences d'une telle action. C'est un manque de maturité politique.

Quoi qu'il en soit, sous le régime confédératif, le Canada a grandi. De colonie, il a accédé à la souveraineté internationale sans qu'il soit nécessaire d'avoir recours aux armes comme ce fut le cas des Etats-Unis et des pays de l'Amérique latine. Nous avons donc fait l'économie d'une révolution. Aujourd'hui le Canada s'impose partout et se fait entendre dans le concert des nations.

Sous le plan économique, il jouit d'un niveau de vie très élevé — le troisième au monde après les Etats-Unis et la Suède. Quant aux Canadiens français, ils ont le niveau de vie le plus élevé de tous les pays francophones.

En somme, tous les Canadiens ont bénéficié du régime confédératif. C'est donc une raison de célébrer la Semaine du Canada en arborant le drapeau du Canada et en affichant publiquement sa fierté d'appartenir à un grand pays où règne la liberté, le bien le plus précieux qu'on puisse posséder.

Comité Semaine du Canada

Pharmacie Paquin

157, Boul. Provencher

247-3863

A.E. Paquin-Pharmacien

APPAREILS ÉLECTRIQUES ET TÉLÉVISEURS

Fontaine et Compagnie

165 Avenue Provencher

en affaires à St-Boniface depuis 60 ans

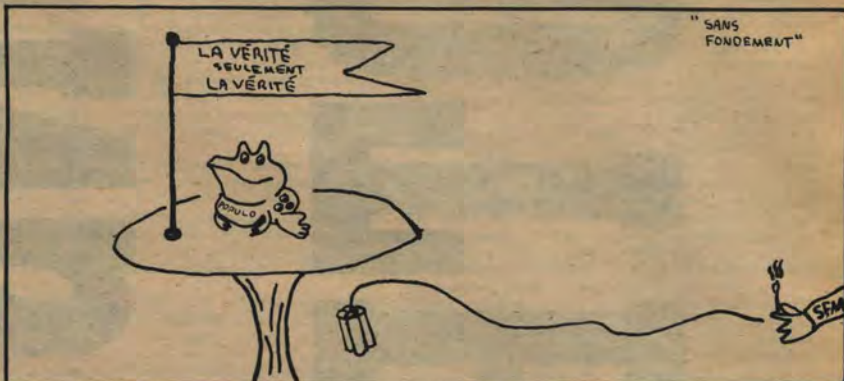
PAUL'S REALTY LTD. Achats, Ventes et Echanges

ARGENT DISPONIBLE POUR 1er ET 2e MORTGAGES
BESOIN URGENT DE MAISONS, BUNGALOWS
SURTOUT DANS DISTRICTS DE ST-BONIFACE,
NORWOOD, ST-VITAL, ET PARC WINDSOR.

120, boul. PROVENCHER

Paul GAGNON
247-6267
Res: 266-6838

Max GAGNON
247-6267
Res: 233-3510



disco scene

THE DOORS - L.A. WOMAN-ELEKTRA EKS - 75011

Jim Morrison n'est plus, et avec lui est partie la musique des Doors. Cependant, avant la mort du groupe, on nous laisse avec un dernier microsillon. Malheureusement, ce long-jeu ne fait pas claquer la "porte" avec grand éclat sur le groupe. On s'aperçoit que les Doors s'efforcent sérieusement à injecter de la vie, mais ils tombent loin de leur but. Les seuls numéros ayant quelque mérite, "Love Her Madly" et "Riders on the Storm", nous sont déjà familiers. Les autres compositions comme "The Changeling", "Been Down So Long", "The Wasp", "L.A. America", espèrent un profil "raw and heavy" des Doors.

Du côté individuel, l'organiste Manzarek et le guitariste Krieger semblent crever d'ennui, et le font dans leurs solos qui demeurent intéressants à l'exception du solo de piano dans "Riders"... Morrison aussi ne paraît pas aussi convaincu d'habitude dans sa présentation vocale. Sa voix est fatiguée et il chante plutôt de façon mécanique. Ainsi il ne reste plus que le batteur et le bassiste temporaire, Jerry Scheff, qui prennent la relève et créent une bonne section rythmique qui sauve la face en engendrant un "beat" creusant.

Les compositions, à l'exception de "Crawling King Snake", de John Lee Hooker, sont le produit de l'esprit bizarre des Doors.

La qualité des disques des Doors a toujours subi des hausses et des baisses. Cependant, je crois personnellement que les Doors atteignent le sommet de leur créativité au temps de leurs deux premiers enregistrements, "The Doors" et "Strange Days", en 1967. Leur premier long-jeu par exemple, fut enregistré en janvier '67, six mois avant qu'on entendit pour la première fois "Light my fire", qui demeure probablement leur chef-d'œuvre. Après cette époque ce fut plutôt le recyclage "recyclage musical", en général. Certes, il y avait des choses intéressantes dans leurs idées musicales, mais il fallait souvent chercher assez loin pour les trouver. Mais "Les Doors" demeureront populaires longtemps, probablement à cause de la fin tragique de Morrison. Le dieu du "Rock vilain".

Le dernier numéro sur la deuxième face de leur dernier long-jeu, "Riders on the Storm", est une fin musicale propice à ce chanteur qui voyagea et voyage encore peut-être

dans une atmosphère si incertaine. Il a peut-être maintenant atteint sa destinée.

"TRIANGLE" - EMI CO62 - III47

Vu que nous entendons peu parler au Canada de la musique "pop" en France, nous tendons à croire que peu de choses se passent de l'autre côté de l'Atlantique à ce sujet. Je remercie donc M. Hubert Fouasse qui a passé quelque temps sur les lieux et qui fut assez gentil pour me tenir à la page. Ainsi j'ai eu l'occasion d'écouter quelques microsillons, notamment "Triangle" qui semble être une force musicale assez puissante sur la scène française. Leur disque intitulé simplement "Triangle", me plaît dès le début et après plusieurs semaines, il me plaît autant, et même plus qu'avant. Je ne me hasarde pas à dire que leur musique est plaisante et surtout, durable. La base de leur style est strictement anglais, mais ceci est une marque qui est impossible d'éviter vu que les racines du "rock" viennent d'Angleterre et des Etats. Cependant, "Triangle" réussit à y couler, de différentes directions, un arôme définitivement français. Il serait difficile de définir leur style musical. On y trouve parfois du "Mountain", ou bien du "Mashmakam", etc., mais la voix du chanteur soliste donne au groupe un fini unique. En fait d'instrumentalistes, "Triangle" comprend un bassiste et un batteur capable de créer un "beat" solide, tandis que les instruments solos, telle que la guitare et la flûte, ainsi que le piano et le moog, s'entrelacent avec précision et couleur pour produire des arrangements fort intéressants.

"Peut-être demain", le premier de six sélections sur le disque, est le numéro le plus animé et "heavy" de tout, dans la veine de "Deep Purple" ou "Mountain". La batterie y donne un élan extrêmement solide tandis que la guitare vous broie la mélodie dans la cervelle. Les paroles: "Si tu es gauchiste/contestataire/nègre ou juif/Ces pas dans la nuit sont pour te prendre/Ti prendre/Peut-être demain, pourrons nous vivre/mes livres/des jours dont la peur ne noiera pas les heures"....

Une pièce chantée en Anglais, "Left with my Sorrow" comprend un air de voix plaintif, avec des paroles chan-

tées avec force et puissance. La progression musicale de la guitare dans son solo mène à un "climax" qui éclate dans la direction du chanteur et qui permet à celui-ci de reprendre la mélodie et autant de force. La flûte se glisse vers le déroulement et entraîne le tout à sa fin.

"Blow your Cool", termine la présentation de la première face avec son mouvement rapide. Vers le milieu du numéro, un solo de percussion "à la Santana". Les paroles font part d'un style assez fleuri. "Hideous masks mock me in my terror/ evil sputters in his furor/ hate, greed, despair and shame, clutches at my brain/ shrunken snarling sneers, lick me in the rain/ Return to the worthless wanderings/ your head was meant for better things..."

Une autre sélection traitant de problèmes sociaux - "Guerre et Paix": - "L'homme parvient à ses fins, la terre est dévastée/ il ne reste plus rien/ tout aura été en vains".

On note plusieurs variantes de rythme ainsi qu'un jeu bien calculé entre la guitare et le piano, tandis que la batterie sert de terrain propice avec son rythme saccadé aux deux instruments solos. Enfin, la flûte joue son solo simple mais toujours rafraîchissant. Dans ce numéro cependant, il y a danger de monotonie, vu la durée de la pièce. Une courte sélection instrumentale ML - GG sert d'introduction à la dernière composition - "Cameron's Complaint"; on y entend un solo de basse (Ayez de bons haut-parleurs!) et aussi un bon solo de flûte. Ici aussi, le groupe aurait gagné à raccourcir la durée du numéro de quelques minutes afin d'éviter l'ennui. En fait de paroles, on dirait presque du Shakespeare:

"When I think of wenches I have kissed/ Fair sirs ye know not what ye have missed/ A moment for Spring / O joy this brings/ Sweet sounding melodies I have hummed/ Singing lutes my hands they have strummed/ You cold arid life/ So bloodied with strife..."

En dernier, il faut mentionner que la majorité des pièces du disque portent une certaine ressemblance de style. Cependant, si vous aimez le style, aucun problème.

Aussi, je note que toutes les compositions de "Triangle" sont originales. A la différence de 99% des groupes québécois, ils ne se contentent pas de traductions atroces.

- Disque à recommander.

Pierre Morier

marcoux dureault betournay teffaine monnin
avocats et notaires

942-0038

500 edifice child's
211 avenue portage
wpg 2

GUAY SHOES LTD.
CHAUSSURES LTEE
196 Provencher
ST-BONIFACE - MANITOBA

Pour

AUTOPAC
PROTECTING MANITOBIANS ON THE MOVE

voir

ASSURANCES FOREST

160 MARION SAINT BONIFACE MANITOBA

"La Belle Ville"

247-8434

233-4955

233-3866

- 1) Nouvelles enregistrement d'automobile
- 2) Plaque d'immatriculation
- 3) Assurances Autopac pour 1 novembre
- 4) Toutes autres assurances

Passer nous voir avec la formule suivante:

PROVINCE OF MANITOBA
APPLICATION FOR OWNER'S CERTIFICATE OF INSURANCE
AND
MOTOR VEHICLE LIABILITY INSURANCE CARD.



M. G. FOREST

OUVERT du LUNDI au SAMEDI inclusivement
de 9h00 a.m. à 6h00 p.m. et le **VENDREDI SOIR**
jusqu'à 9h00 p.m.

Librairie Hachette
(Provencher) Ltée

180 avenue Provencher
ST-BONIFACE 6, MANITOBA

Tél.: 233-3407
247-3056

**POUR MIEUX
VOUS SERVIR**

HACHETTE
CANADA
est heureux
de vous annoncer
l'ouverture
d'une nouvelle
librairie.

Veuillez désormais
adresser vos commandes à :

S.O.S. LA SFM NE RÉPOND PLUS.

UNE VIEILLE GARE POUR LES CHEMINEAUX CKSB

LE SECRÉTAIRE D'ÉTAT RENCONTRE LA PRESSE UNIVERSITAIRE À WINNIPEG

VOULEZ-VOUS UN EMPLOI D'ÉTÉ?

**LES MESURES
DE GUERRE** opinion

**L'ANIMATION SOCIALE
ET LES LABORATOIRES**

THANK-YOU

ENCORE UNE DÉMISSION A LA SFM

DES SUPER-QUÉBÉCOIS AU MANITOBA ?

le petit cahier noir des collégiens

HALTE À L'AMÉRICANISATION DU MANITOBA

DE NOTRE CORRESPONDANT À LOUVAIN

LA CRISE LINGUISTIQUE BELGE

CONTRE-ATTAQUE

EN EXCLUSIVITÉ

GABRIELLE ROY AU MANITOBA